



Édité par
Gérard Nauroy

L'écriture du massacre en littérature entre histoire et mythe

Des mondes antiques à l'aube du ^{xx}e siècle

Introduction

Ce livre est le fruit de deux années de séminaire au sein du centre de recherches « Michel Baude. Littérature et spiritualité » de l'université de Metz. D'Homère à Jean Rouaud, du massacre des prétendants dans l'*Odyssee* aux massacres du Rwanda, sans négliger le regard de l'art et des médias du XX^e siècle, il veut éclairer, par une réflexion pluridisciplinaire et diachronique, non pas tant les formes diverses de la réalité du massacre que les traductions littéraires (et iconographiques) qu'à travers les siècles on s'est attaché à en donner. Point de prétention à l'exhaustivité ni même à une exégèse méthodique dans ces *sondages* qui visent plutôt à éclairer des aspects révélateurs, à montrer comment, confrontés à la violence collective et fanatique, les écrivains, qui la dénoncent – rares sont ceux qui tentent de la justifier –, ont trouvé dans l'écriture les moyens stylistiques d'exprimer leur indignation, l'horreur ressentie face au massacre.

Monique Bile étudie plus l'environnement psychologique, sociologique et religieux du massacre des prétendants que le déroulement même de l'épisode et les moyens d'écriture mis en œuvre par Homère pour l'évoquer. Mais la contextualisation importe à la compréhension du sens : nous sommes dans une société qui croit à l'échange et au respect de la parole donnée comme fondements de la vie sociale, deux « vertus » que méprisent et bafouent les prétendants : leur massacre par Ulysse s'explique avant tout comme la sanction de ces manquements, de cette double faute envers le code social, qui est aussi un double sacrilège envers les dieux.

Après Homère, l'épopée romaine a continué à célébrer la guerre et ses massacres : de l'*Énéide* aux poèmes épiques de Lucain et de Stace, les actes de massacre apparaissent comme l'épreuve initiatique de l'« aristie », c'est-à-dire de l'excellence par laquelle le héros s'affirme comme tel et conquiert la gloire.

Le christianisme oppose ses valeurs au monde antique, tant païen que juif, mais sans véritable solution de continuité, insinuant plutôt dans le moule ancien son propre code moral : la lecture que les Pères des premiers siècles ont faite du massacre des frères Maccabées comme de

celui des Innocents – dont la réalité semble se dérober, comme l’observait déjà Voltaire – révèle cette aptitude à incorporer le patrimoine culturel préexistant au service d’un idéal nouveau : celui du martyr comme témoignage héroïque de la foi et, plus tard, du renoncement ascétique au monde par la vie érémitique. Passant du « degré zéro de l’écriture » aux excès d’une rhétorique enflée, ces prédicateurs ont trouvé deux voies opposées pour évacuer le réalisme de la mort des nouveaux de Bethléem, figures symboliques plus que témoins sanglants.

Dans un préambule méthodologique et sémantique qu’on aurait pu placer en tête de ce volume, Alain Cullière nous invite à distinguer guerre et massacres, présentant l’une comme « un beau fruit des civilisations » et les seconds comme des actes irrationnels rebelles à l’explication, comme « les méandres de notre barbarie », aveux d’échec, signes d’un monde ancien qui se meurt incapable de renouvellement. L’excès du massacre engendre les excès de ses évocations littéraires, vouant à l’échec tout effort pour le décrire avec vérité, car il appelle soit les débordements d’une rhétorique macabre et partisane soit le silence d’un Montaigne. Une lecture comparative des deux premières tragédies françaises qui ont mis en scène le massacre de la Saint-Barthélemy illustre ces précieux prolégomènes. Elles sont représentatives de deux interprétations contrastées de cet épisode fameux de notre histoire. Celle de Chantelouve (1575), écrite peu de temps après l’événement, d’esprit catholique et polémique, s’inscrit dans le grand débat qui a fait « émerger l’idée de souveraineté du peuple », celle de Baculard d’Arnaud, un siècle et demi plus tard (1740), dans le droit fil de la *Henriade* et de l’esprit des Lumières, est un plaidoyer philosophique pour la tolérance, montrant comment « le fanatisme combat la vertu et s’oppose au progrès ».

On ne pouvait laisser de côté, sur la question qui nous occupe, un témoin aussi majeur que Voltaire. Danielle Pister analyse les procédés rhétoriques que le philosophe des Lumières met en œuvre pour rendre palpables son indignation et son horreur, mais aussi une sorte de fascination ambiguë face aux exactions de la guerre et à la barbarie qu’elle libère chez l’homme. L’auteur montre bien que la description des massacres – cruautés de l’Inquisition, guerres et même tremblement de terre de Lisbonne, car dans les violences de la nature c’est Dieu qui frappe les innocents – relèvent de schèmes traditionnels, d’archétypes

créés par la peinture classique française. Ici le tableau grotesque, l'exagération du trait, le comique macabre ou l'ironie glaçante sont les moyens d'une poétique du massacre.

Les grands artistes du temps sont restés, le plus souvent, muets sur les massacres des guerres de Religion ou, comme dans *Les Massacres du Triumvirat* d'Antoine Caron, les ont suggérés par une métaphore historicisante. Seuls des artistes mineurs, voire anonymes, les ont illustrés avec le souci parfois naïf du détail pittoresque, fort loin des fresques épiques qu'on pouvait attendre. Pour limitées qu'elles soient en nombre et en genre (on trouve surtout des gravures et des lithographies, de rares tableaux peints), elles n'en expriment pas moins l'indignation de nombreux contemporains face aux excès du fanatisme religieux. Elles traduisent un « devoir de mémoire » envers les victimes dans le silence des autorités politiques, qui se sont abstenues de toute commande officielle, preuve qu'ils ne voyaient pas pour eux dans ces « liquidations » sanglantes un sujet de gloire.

Émile Van Balberghe nous fait franchir l'espace de plus d'un siècle en fixant le projecteur sur la personnalité d'un grand « massacreur des lettres », Léon Bloy, qui se qualifiait lui-même d'« entrepreneur de démolitions ». Ce sont massacres de plume certes, symboliques mais aux issues parfois sanglantes (les duels), auxquels se livrait avec délices le microcosme parisien des journaux et de la littérature à la fin du XIX^e siècle, où la violence vraie voisine avec le goût de la provocation et du canular. Coupable de massacre assurément, cet « inquisiteur » qui publie ses articles dans un journal intitulé *Le Pal*, ce « dernier disciple de saint Dominique [...] qui ferait brûler ses contemporains *ad majorem Dei gloriam* », [...] ce « tortionnaire de la moindre hétérodoxie », qui « rôti-rait des mécréants », comme le note Robert Caze dans une interview peu connue publiée ici avec un important appareil de notes. Affrontements futiles et décadents, mais d'une véhémence inouïe, où la plume tue plus cruellement que l'épée, et où le silence est un ultime raffinement pour enterrer l'imprécateur condamné à prêcher dans le désert.

Sylvie Freyermuth et Danièle Henky se sont attachées à des textes très proches de nous : les *Champs d'Honneur* de Jean Rouaud, un premier roman sur les horreurs de la Grande Guerre, distingué en 1990 par le prix Goncourt, et deux courts récits, relevant de la littérature de jeu-

nesse, sur le génocide rwandais. L'analyse, essentiellement structurale et stylistique, de la première nous montre comment la notion de massacre dans sa double acception (cruauté du sort « massacreur » qui s'acharne sur une famille, tuerie collective de la Grande Guerre) préside à l'organisation rigoureuse d'un récit qui semble, à première lecture, progresser de manière erratique, au gré des souvenirs du narrateur. Quant à Danièle Henky, elle pose le problème de la représentation du massacre à des enfants ou des adolescents : comment traiter ces jeunes lecteurs comme des adultes qui méritent la vérité des faits, tout en respectant la part d'enfance en eux ? C'est le défi que, selon des partis opposés, Pierre Calame et Reine-Marie Bayle ont relevé : une étude attentive révèle les chemins croisés de deux écritures, du conte au réalisme cru dans un cas, du reportage journalistique au roman initiatique dans l'autre.

Quittant le champ strict de la littérature, Noël Nel décrit la lecture spécifique du massacre que proposent les grands médias du XX^e siècle – presse, radio, photo, télévision, Internet – et les questions d'éthique liées à cette « monstration ». Précisant d'abord en termes théoriques la différence qui sépare le monde de l'image de celui de l'écrit, il souligne l'illusion que crée l'image : celle d'une immédiateté et donc d'une objectivité de l'information, à quoi le discours (écrit ou oral) ne saurait prétendre. Étudier la notion de massacre telle qu'elle est appréhendée par les médias modernes conduit à en renouveler la définition : entre la Saint-Barthélemy et les deux grandes ruptures du XX^e siècle (l'holocauste d'une part, les attentats du 11 septembre de l'autre, qui ont substitué à une iconographie du génocide une iconographie de ce qu'on a appelé le « civicide »), chacun voit bien que la perception de la notion de massacre s'est radicalement modifiée ; c'est en particulier l'irruption de la télévision dans le champ de la connaissance qui est responsable de ce changement, qui affecte l'analyse de la relation entre événement et histoire.